Correspondance

Autor(en): **Mahoom, Ali**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **4 (1883)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-132096

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

les entreprises et les travaux propres à atteindre le but de l'Association, et de gérer les fonds fournis par les gouvernements, les Comités nationaux et les particuliers. Elle lui a donné pour cela des pouvoirs très étendus mais non illimités. C'est donc à lui qu'il appartient de ramener, à l'œuvre excellente dont S. M. le roi des Belges s'est fait le généreux promoteur, la sympathie générale avec laquelle elle a été accueillie à son début, en renouant avec les Comités nationaux les rapports suivis des premières années, pour que ceux-ci à leur tour puissent ranimer l'intérêt languissant de leurs membres, stimuler leur dévouement et leur demander de nouveaux sacrifices. Alors le Comité exécutif ne sera plus arrêté par l'insuffisance de ses ressources, ses explorateurs pourront franchir le Tanganyika, planter le drapeau de l'Association sur le Loualaba et marcher à la rencontre des expéditions de Stanley qui, sous un drapeau différent, se seront sans doute avancées jusqu'au pied des cataractes du Congo supérieur, en aval de Nyangoué.

Que le Comité d'études, de son côté lance ses vaillants pionniers toujours plus avant dans l'intérieur, pour continuer à ouvrir plus complètement au commerce l'immense bassin du Congo et de ses affluents. Que les négociants de toute nationalité portent aux indigènes les produits les meilleurs de notre civilisation, sans oublier qu'un des caractères du commerçant civilisé est de ne pas songer seulement à son intérêt particulier, mais d'avoir égard aussi à celui des autres. Que les explorateurs, les philanthropes et les missionnaires — qui, ne l'oublions pas, ont eu leur station à Manyanga et ont atteint Stanley Pool avant la fondation de Léopoldville, — unissent leurs efforts à ceux des commerçants, pour dissiper les préventions inspirées aux noirs par les mauvais traitements dont ils ont été si longtemps les victimes de la part des blancs. Qu'ils leur aident à secouer le joug de l'ignorance, de la superstition et des mauvaises habitudes, pour adopter les idées, les mœurs et les bienfaits de la civilisation chrétienne.

CORRESPONDANCE

L'*Antislavery Reporter* a publié la lettre suivante, adressée au secrétaire de la Société pour l'abolition de l'esclavage par un jeune nègre de 19 ans, délivré par Gordon-pacha, qui l'enleva à une caravane d'esclaves et le présenta à M. le Dr Felkin, lors de son retour de l'Ouganda par la vallée du Nil. M. Felkin se l'attacha, en qualité de domestique, et trouva en lui un serviteur d'une fidélité remarquable,

qui plus d'une fois exposa sa vie pour sauver celle de son maître. Il accompagna M. Felkin en Angleterre, et vit maintenant avec lui à Édimbourg. La lettre tout entière a été écrite par lui.

8 novembre 1882.

Cher Monsieur.

Je suis bien content d'apprendre que vous allez venir en aide aux esclaves en Afrique et leur rendre la liberté. J'ai été esclave, et je suis fâché de dire que les esclaves servent de monnaie aux Arabes; quand ils ont besoin d'argent ils vont en Afrique, y prennent les jeunes enfants, et si le père ou la mère de ceux-ci ne veut pas se les laisser prendre, ils tuent les parents, puis emmènent les enfants. Si la mère a un nourrisson dans ses bras, ils le prennent et l'assomment contre une pierre, ou le jettent dans la rivière, et emmènent la mère comme esclave.

Quand un homme riche a un grand nombre d'esclaves, il les attache avec une chaîne par le cou, et forme ainsi une bande de 40 hommes, une autre de femmes, une autre de jeunes garçons, enfin une quatrième de petites filles. Quand la fatigue les fait tomber, il leur ôte la chaîne et les tue d'un coup de fusil; presque toutes les petites filles meurent ou sont tuées ainsi.

Avant que les Arabes vinssent dans notre pays, nous étions tous très heureux; les enfants sortaient et jouaient tout le jour; quand ils rentraient le soir à la maison, ils paraissaient très contents, quelquefois ils chassaient tout le jour. Nous avions beaucoup de vaches, de moutons et de chèvres; nous les aimons beaucoup et nous leur donnons à toutes des noms; nous aimons beaucoup la musique et la danse. Mon père mourut alors que j'étais un petit enfant, et avant l'arrivée des Arabes.

Lorsque ma mère se rendit à son ouvrage, les Arabes vinrent et m'emmenèrent. Quand elle vint me réclamer, ils lui dirent : « Amenez-nous deux ou trois garçons aussi bons que le vôtre, et nous vous rendrons votre fils; » ma mère leur dit : « Je ne peux pas enlever des garçons d'autres gens, ce serait trop mal! » alors ils ne voulurent pas me laisser aller, et elle cria très fort.

Après cela, ils me taillèrent quelques marques sur le visage, ce qui me fit beaucoup souffrir pendant plus de deux mois.

Les Arabes ont brûlé nos maisons, ils ont pris tout ce qui nous appartenait et nous-mêmes; il ne reste plus que très peu de gens de notre tribu.

Quand j'étais esclave, j'entendais d'ordinaire les Arabes demander à Dieu de leur donner des milliers d'esclaves. Mais je serais bien content d'apprendre qu'il n'y a plus d'esclaves, et j'espère que les Anglais feront pour eux tout ce qu'ils pourront.

Adieu Monsieur,

Je vous salue,

Ali Mahoom.

A Chas. A. Allen, Esq.